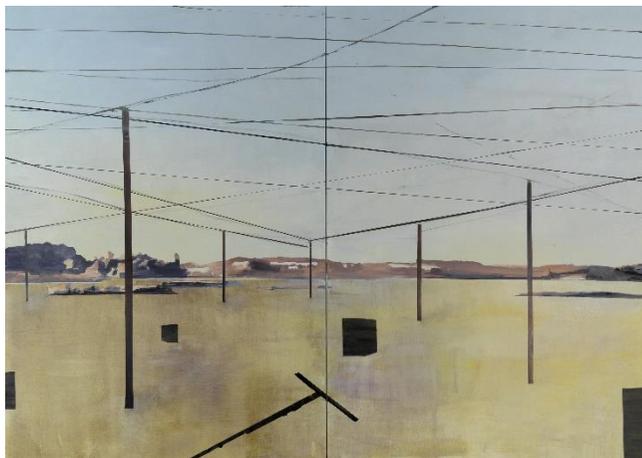




musée
jurassien
des arts
moutier

Cantonale Berne Jura

Guide des visiteurs



Kotscha Reist, *Time to go*, 2017, huile sur toile, 230 x 340 cm

Vernissage sa 14 décembre 2019, 17h

Exposition 15.12.2019 – 02.02.2020

Exposition multisite

Musée jurassien des Arts

Rue Centrale 4 – CP 729 – 2740 Moutier

T +32 493 36 77

info@musee-moutier.ch

www.musee-moutier.ch

Auteurs :

les artistes ; les commentateurs de leurs œuvres ; Valentine Reymond, conservatrice MJAM

La Cantonale Berne Jura au Musée jurassien des Arts

Dans cette édition de la *Cantonale Berne Jura* au Musée jurassien des Arts, les 36 artistes ou duos d'artistes exposés interrogent notre rapport au monde, aux autres ou au paysage. Leurs œuvres dialoguent dans les espaces contrastés du musée. Elles démontrent la grande diversité de démarches et de moyens d'expression qui se développent à l'heure actuelle dans les cantons du Jura et de Berne.

Ces créatrices et créateurs vivent et/ou ont leur atelier à Porrentruy, Delémont, Le Noirmont, Berne, Bienne ou Interlaken. Elles/ils sont de différentes générations, leur âge variant entre 21 et 67 ans. Les œuvres de jeunes artistes côtoient ainsi les œuvres d'artistes plus expérimentés.

Le jury attaché à ce musée cette année, qui a sélectionné ces 36 artistes et duos d'artistes parmi les 342 dossiers présentés, était formé par :

Esther Maria Jungo, commissaire d'exposition indépendante

Céline Fleury, membre du comité du Club jurassien des Arts

Valentine Reymond, conservatrice, Musée jurassien des Arts, Moutier

Artistes exposés

Sylvie Aubry, Istvan Balogh, Franziska Baumgartner, Tashi Brauen, Daniel Breu, Renata Bünter, Nina Caviezel, Cochon Rodeo (Christophe Lambert + Monsignore Dies), Chantale Demierre, Claudia Dettmar, Diel + Affentranger, Myriam Olivia Gallo, Eva Maria Gisler, Jerry Haenggli, Julia Hoentzsch, Sylvia Hostettler, Hendrikje Kühne / Beat Klein, Vanessa Kunz, Lucynthesky (Lucyenne Hälgi), Line Marquis, Lorenzo le kou Meyr, Ivan Mitrovic, Stéphane Montavon, Olivia Notaro, Kotscha Reist, Anouk Richard, Jocelyne Rickli, Nina Rieben, Tanja Schwarz, Stadou (Cédric Stadelmann), Beat Suter, Romain Tièche, Vera Trachsel, Emmanuel Wüthrich, Eva Zornio, Véronique Zussau

Ce guide est conçu par ordre alphabétique des noms de famille des artistes et non par rapport au circuit de l'exposition.

Sylvie Aubry

(*1952, vit au Noirmont / JU)

05 Soudain surgit l'étang, 2019, acrylique sur toile, 120 x 100 cm



Sylvie Aubry crée des paysages entre figuration et abstraction. Son inspiration première pour ce type de toile fut l'étang de la Gruère, vu du ciel. Elle la transforme ici en un dialogue entre segments noirs stables et signes libres colorés qui orchestre les différents rythmes et les effets de surface ou de profondeur. Il s'agit, selon les termes de l'artiste, de générer « une perspective personnelle, géométries immobiles et traces, souvenirs et spontanités ».

Sylvie Aubry cherche par ce biais à traduire, entre autres, la fluidité des vents ou de l'eau, aussi bien que les ombres et les lumières de sa vie.

Istvan Balogh

(*1962 à Berne, vit à Zurich)

Blow Up Reprise 2, 2019, photographie, tirage Lambda sur aluminium, 2 x (40 x 60 cm)



Ce diptyque se réfère au film *Blow up* de Michelangelo Antonioni (1966). Ce film a beaucoup impressionné Istvan Balogh, lorsqu'il l'a vu à la fin des années 1970, et a contribué à le diriger vers l'art photographique. Dans *Blow up*, le photographe Thomas examine fiévreusement une photographie analogue agrandie, de définition grossière, pour

suivre la piste d'un mystère. Dans le diptyque d'Istvan Balogh, le potentiel de l'image-trace intrigante se dissout dans un papier peint photographique surdimensionné, historique et décoratif. L'artiste sur-joue ainsi le « Blow up » (l'agrandissement) non seulement par le biais de ce papier peint, mais aussi par celui du gros plan et de la loupe qui apparaissent dans la deuxième image de ce diptyque.

Franziska Baumgartner (*1987, lieu d'origine Bangerten/BE, vit à Bâle)

Zirkeln [Cercle], 2018, installation, nouilles de verre (nouilles de haricot mungo) teintes, Ø 200 cm

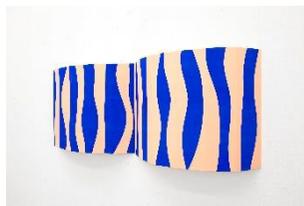
Franziska Baumgartner anime souvent l'épiderme du mur d'exposition dans ses installations temporaires. Partant des propriétés et des possibilités de transformation des matériaux, elle s'est tournée vers la nourriture. Ici, des nouilles de verre teintées de noir semblent naître du mur, comme d'étranges plantes. Fragiles, ondulantes elles dessinent un grand cercle scandé par leurs fines lignes. Un dessin qui anime l'espace.



Tashi Brauen (*1980 à Berne, vit à Zurich)

Ohne Titel (Lily), 2019, acrylique sur carton-bois, 80 x 215 x 40 cm

Tashi Brauen apprécie la texture du papier ou du carton, une réalité sur laquelle il intervient non seulement picturalement, mais aussi par des pliages ou des fissures. Ici, le carton peint fissuré se bombe, prend du volume. Son format imposant en appelle à l'échelle du corps et de l'architecture. Il évoque des colonnes hautement colorées. Une œuvre qui associe peinture et architecture ou design, et propose une nouvelle vision de notre environnement.



Daniel Breu

(*1963, vit à Berne)

Staub [Poussière], 2019, dessin à la plume, 16 x (42 x 29.7 cm)

Détails des pigments utilisés : voir feuille spécifique liée à l'œuvre



Dans cette série, Daniel Breu a utilisé des matériaux naturels comme pigments : roches, sédiments de tranchées archéologiques, particules en suspension de rivières, poussière ou neige sale. Trois groupes d'œuvres forment ce cycle qui questionne les limites du perceptible. A l'intérieur de ces groupes, chaque œuvre a été réalisée avec un pigment différent. Mais ces pigments se retrouvent de groupe en groupe, dans diverses configurations formelles. Dans un groupe, l'artiste utilise le cercle comme principe, comme champ défini à l'intérieur duquel les subtiles variations entre les pigments ne sont perceptibles que pour un regard attentif. Dans un autre groupe, des amas ont davantage de présence plastique. Enfin le monde animal – insectes, coquillages etc. – inscrit dans le cercle apparaît dans le dernier groupe. La précision du rendu peut évoquer le dessin scientifique, mais l'artiste s'est basé sur son propre imaginaire.

Renata Bünter

(*1962, vit à Berne)

Die Luft ist anders # 3, [L'air est différent. #3], 2019, photographie, tirage argentique sur papier baryté, 100 x 170 cm



Renata Bünter a ici métamorphosé une des images de son film FREITAG (Vendredi) qui fait partie de sa série des SIEBEN TAGE (Sept jours, 2012-2019). Pour s'éloigner de la perfection formelle de ses films, l'artiste a désiré se tourner vers le flou et l'image analogique. Partant de l'idée de la Camera obscura, elle a été un pas plus loin en transformant les images nettes en images floues, en passant du digital à l'analogique. Dans une pièce obscure, le film FREITAG a été projeté deux fois une demi-seconde directement sur du papier photographique. Le résultat est une image en noir et blanc, où les mouvements ont créé des ombres légères. La scène ressemble à un rêve, au souvenir de souvenirs, à une évocation vue à distance.

Nina Caviezel

(*1998, vit à Berne)

study, 2019, aquarelle sur papier vergé, 50 x 65 cm

binnen [intérieur], 2019, aquarelle sur papier vergé, 53 x 68 cm

Ces deux œuvres sont inspirées de photographies que Nina Caviezel traduit dans le médium sensuel de l'aquarelle. Par la monochromie, elle libère la couleur de son rôle figuratif. Une couleur qui devient alors signifiante en créant des ambiances particulières. Dans l'aquarelle *study*, l'artiste joue sur la répétition, le reflet, la rotation et l'enchevêtrement pour créer une



mystérieuse image dans les bleus. Le titre *study* (étude) peut à la fois être perçu comme désignant l'« apprentissage » des personnages figurés ou une « étude » de l'artiste. L'aquarelle *binnen* (intérieur) montre le moment intime d'une rencontre humaine dans un logement. Le spectateur peut sentir la vulnérabilité et la confiance de ces deux personnes, mais il reste un observateur extérieur. Ces deux œuvres ambiguës laissent un champ d'interprétation ouvert, entre réalité et imaginaire.

Cochon Rodeo

(Christophe Lambert, *1970, vit à Villeret /JU BE +
Monsignore Dies, *1969, vit à Bienne)

Cajun Sunday, 2019, installation, photographie, vidéo, objets divers, dimensions variables

Christophe Lambert et Monsignore Dies sous le label Cochon Rodeo accumulent spontanément images et objets trouvés dans des œuvres trash. Ils s'intéressent à des rites ou des sociétés primitives comme le vaudou, pour son ouverture intégrant différentes religions. Ils s'approprient dans cette installation la société méconnue des Cajuns de Louisiane, qui cuisinent entre autres le crocodile. Une vidéo qui parodie un film d'horreur des années 1970 – image troublée et virée en vert et rouge suggérant les mauvais trucages de l'époque -



s'associe à des trophées et des bottes. Elle présente avec humour des hommes se battant contre des alligators-crocodiles en plastique et les capturant.

Chantale Demierre

(*1982, vit à Nidau)

Magenta, 2019, huile sur toile, 80 x 100 cm

Blauer Hund aus Mumbai [Chien bleu de Bombay], 2019, huile sur toile, 90 x 110 cm



Chantale Demierre s'intéresse aux influences réciproques entre l'homme et le chien, premier animal à avoir vécu avec l'être humain. Homme et chien entretiennent des relations ancestrales remontant à trois mille ans. Dans ces deux toiles, l'artiste traduit picturalement deux types de relations actuelles qui s'expriment par la couleur. *Magenta* se réfère au chien

réel à la patte rose de l'artiste Pierre Huyghe, œuvre qui renvoie elle-même à la peinture. Chantale Demierre repeint ainsi une référence à la peinture, dans une forme de mise en abyme. Mais il s'agit aussi pour elle de souligner une valorisation consciente du chien, élevé au statut d'œuvre d'art par Huyghe. Il en va tout autrement de la teinte de son *Blauer Hund aus Mumbai* (Chien bleu de Bombay) qui témoigne des chiens de rue en Inde. Leur pelage se teinte de bleu, après qu'ils aient nagé dans un fleuve pollué chimiquement. L'influence de l'homme sur l'animal devient alors involontairement nocive.

Claudia Dettmar

(*1954, vit à Interlaken)

Heads I-III, 2019, photographie, impression Fine Art, 3x (80 x 60 cm), éd. à 5 ex.



Claudia Dettmar traite dans son travail photographique, entre autres, de l'architecture. Dans une tendance à la réduction et au minimalisme, elle traduit des espaces intérieurs ou des ouvertures. Elle fait jouer la lumière et

l'ombre, mais laisse aussi transparaître le vide de ces espaces artificiels, faits de main d'homme. Elle trouve des échos de sa démarche non seulement chez des photographes, mais aussi chez des peintres. La série exposée est mystérieuse. S'agit-il de fenêtres, de portes ou d'étranges lampes ? De plus, ces images ne sont pas sans évoquer les têtes peintes par Alexej von Jawlensky, une source d'inspiration picturale qui s'est imposée inconsciemment à Claudia Dettmar.

Diel + Affentranger

(Bettina Diel, *1975 & Kathrin Affentranger,
*1987, études à Berne, vivent à Zurich)

Weissheit (ganz nah) [Blancheur (tout près)], 2019, installation, impression sur tissu, duvet: 200 x 140 cm; oreiller: 65 x 65 cm

Dans leurs objets et leurs performances, le duo féminin d'artistes Diel + Affentranger joue avec l'intimité et le quotidien. Il s'intéresse au dialogue entre le corps humain et le corps social. A partir d'une sculpture en mousse, il a produit cette édition de literie. La charge sensorielle des motifs s'associe à la proximité d'un objet quotidien. Cette literie se fait l'écho d'une intimité tranquille mais aussi voluptueuse.



Myriam Olivia Gallo

(*1989, vit à Berne)

Suit, 2019, installation, portant, silicone, fermeture éclair, vêtements, cintres, 149 x 118 x 59 cm

Le démembrement
scinde des jambes de femme
de manière conflictuelle
en entités biologiques

L'infini personnel
centré
est équilibré
en des antagonismes
explicites

Support de la témérité en étoile
au milieu d'un infini polaire
où la division
doit exister.



Eva Maria Gisler

(*1983, vit à Berne)

Quader [Cube], 2018, photographie, impression jet d'encre sur papier Hahnemühle, 46 x 70 cm

Zylinder, Pyramide, Raster [Cylindre, pyramide, grille], 2018, photographie, impression jet d'encre sur papier Hahnemühle 70 x 46 cm



Eva Maria Gisler ne nous donne aucun indice ici sur les lieux qu'elle a photographié. L'artiste traite des modes de perception de l'espace, elle rompt avec la fonction traditionnelle de la photographie en tant que moyen de représentation du réel. Elle instaure une étrange ambiguïté entre ses titres et ses images : ses « Cube » / « Cylindre, pyramide, grille » s'avèrent être des volumes ou des éléments fragiles, en devenir ou en voie de disparition. Mis à distance par le noir et blanc, ils évoquent l'éphémère et éveillent l'imaginaire.

Jerry Haenggli

(*1970, vit à Bienne)

Backwards Thought Time 1-2-3, 2019, crayon de couleur et encre de chine sur papier, 2x (30 x 40 cm), 40 x 30 cm



Jerry Haenggli invente des images ambiguës où le drame est sous-jacent, comme c'est le cas dans ce triptyque. Ces personnages en cercle évoquent un rituel. Mais suivent-ils aussi l'orbite d'une horloge en écho au titre de l'œuvre *Backwards Trough Time* (Recul dans le temps) ? Ou encore vers quoi mène cette marche dramatique à travers une forêt dénudée ? Ce triptyque peut aussi rappeler des images du présent, entre autres celles de la migration. Dans une ambiance incolore et expressive, l'artiste esquisse le portrait d'une humanité éternellement effrayée et effrayante – s'ouvrant à de multiples lectures – pour mieux nous alerter.

Julia Hoentzsch (*1979, vit à Berne)

Mask I, 2019, de la série « Metabolic Ghost », porcelaine émaillée, 20 x 16 x 7 cm

Mask V, 2019, de la série « Metabolic Ghost », porcelaine émaillée, 20 x 16 x 7 cm

Mask IV, 2019, de la série « Metabolic Ghost », porcelaine émaillée, 20 x 16 x 7 cm

Vessel I, 2019, de la série « Metabolic Ghost », porcelaine émaillée, 41 x 35 x 13 cm

Ces masques énigmatiques en porcelaine de Julia Hoentzsch appartiennent à une série d'œuvres intitulée *Metabolic Ghost* (fantôme métabolique). Hermétiques, ils suggèrent enfermement, fragilité, silence voire cécité. En contrepoint à leur blancheur et leur hermétisme, un récipient aux émaux colorés et métalliques placés au sol se fait l'écho d'une intériorité vivante. L'ensemble évoque la dialectique profondément humaine entre ce qui reste caché et ce qui est dévoilé.



Sylvia Hostettler (*1965, vit à Berne)

Ohne Titel, 2019, marc de café, liant, divers matériaux auxiliaires, 40 x 116 x 32 cm

Ohne Titel, 2019, objet naturel, marc de café, poudre de bois d'épicéa, liant, divers matériaux auxiliaires, 33 x 60 x 54 cm

Ohne Titel, 2019, objet naturel, écorce, marc de café, poudre de bois d'épicéa et de chêne, liant, divers matériaux auxiliaires, 12 x 28 x 23 cm

Sylvia Hostettler s'inspire librement de la nature pour créer ses objets organiques étranges. Elle utilise non seulement des matériaux naturels – champignons, bois de différentes espèces pulvérisé – mais aussi des éléments de son quotidien : le marc du café qu'elle moult elle-même ou encore des coquilles d'œufs du petit-déjeuner. En expérimentant ces différentes matières et en laissant intervenir le hasard, elle crée sans cesse de nouveaux corps, qui oscillent entre univers végétal et animal. Elle en laisse la lecture ouverte, que ce soit dans la sphère de l'imaginaire ou celle de la durabilité.



Hendrikje Kühne (*1962) & Beat Klein (*1956) (vivent à Pleigne / JU et à Bâle)

Eine Zimmerpflanze [Une plante d'intérieur], 2018, papier mâché, plâtre, bois, spray UV, 58 x 30 x 30 cm

Zwei Zimmerpflanzen [Deux plantes d'intérieur], 2018, papier mâché, plâtre, bois, spray UV, 51 x 30 x 30 cm



Le duo d'artiste Hendrikje Kühne / Beat Klein explore un des fondements de notre quotidien et de notre environnement en utilisant le flux des images. Ils puisent dans ce flux – photographies de magazines ou cartes postales – pour réaliser des collages raffinés, entre autre des paysages. Ici leurs *Zimmerpflanzen* (plantes d'intérieur) sont composées de morceaux d'images de forêts, extraites de reportages thématiques dans des journaux courants. Tant par leur matériau – le papier – que par leur reconfiguration artificielle, ces œuvres se teintent d'une ironie

critique face aux problèmes écologiques actuels.

Vanessa Kunz (*1992, vit à Glovelier / JU)

Portraits, 2018-19, photographie argentique, tirage numérique, bois, dimensions variables



Les installations de Vanessa Kunz perturbent la fidélité photographique au réel traditionnelle dans des narrations mystérieuses. Selon l'artiste, il s'agit ici d'une :

« galerie de portraits. Des portraits d'objets, de constructions, de réalisations. Je collecte grâce à mon appareil argentique, en utilisant des pellicules passées, abîmées, une multitude d'instant et de détails paysagers. Tout au long de ces déambulations, des « visages », des figures, se profilent. Je les humanise, utilisant les codes de la photographie de portrait ».

Vanessa Kunz brouille ainsi subtilement les pistes entre les genres.

Lucyinthesky (Lucyenne Hälg) (*1967, vit à Liebefeld /BE)

Le Jardin brodé, 2016-2019, projet participatif, broderie sur lin, env. 160 x 160 cm

Cette nappe a été brodée par plus de 90 personnes dans le cadre d'un atelier participatif, depuis 2016. Chacune / chacun y a apporté son imaginaire, ce qui aboutit à une multitude de motifs et de couleurs. Le but de cet atelier, mené par Lucyenne Hälg est de « se rencontrer, de cultiver l'échange et l'amitié, tout en travaillant au jardin enchanté » en oubliant même « la notion du temps ». Une initiative collective qui répond à des aspirations actuelles.



Line Marquis (*1982 à Delémont, vit à Lausanne)

De chaud ou de froid ?, 2018, eau-forte et aquarelle sur papier chine encollé, 8x (42 x 29.7 cm)

Line Marquis questionne le rôle de l'artiste dans le contexte de l'effondrement de notre société et de l'absence de sens de notre époque. Si elle a traité dans d'autres œuvres de divers types de problématiques familiales, l'intimité de la famille prend dans ce cycle d'estampes valeur de refuge. Dans un langage expressif au trait nerveux, l'artiste traduit les jeux d'enfants d'une fratrie. Un texte vient encore souligner l'idéal du refuge, « là où il y a la lumière sans l'abattement ».



Lorenzo le kou Meyr (*1967, vit à Bienne)

Huh, a stranger !, 2019, installation, fleurs séchées, céramique, colle blanche, verre, H 48 cm, Ø 25 cm

Huh, a stranger again !, 2019, installation, matière plastique, silicone, miroir, H 60 cm, Ø 30 cm



Lorenzo le kou Meyr crée des univers ambivalents tant dans ses objets que dans sa peinture. Si le flou, l'informe plonge les images qu'il surpeint dans le mystère, c'est la combinaison de matériaux et les formes truculentes qui rendent ses objets énigmatiques. Entre beauté et laideur, ces objets se teignent d'humour et d'onirisme. Mais plus loin, le titre des œuvres exposées interroge « huh a stranger ! ». Ces « étrangers » questionnent-ils notre rapport distancié à l'autre ?

Ivan Mitrovic

(*1985, vit à Ostermundigen / BE)

Ballroom Dancing I-II, 2018, huile sur toile cousue, 2 x (200 x 150 cm)



Ivan Mitrovic fait pivoter un sol à la verticale de ses tableaux en échiquier. Selon lui :

« Lorsque tu marches tu regardes au sol, « c'est toujours une question de perspective » te dis-tu. Les bouteilles et les mégots de cigarette, les papiers froissés et les pièces de monnaie deviennent des formes abstraites. Leurs contours deviennent flous et ne font qu'un avec le sol, lorsque tu passes. Le sol, qui est aussi bien plus que ces multiples carrés de tissu cousus ensemble, devient la grille de cette composition. Tu parcours le

tableau, de case en case, de g8 à h7. Plus on se limite, plus on est proche de l'infini. C'est le tour de ton adversaire et tu attends patiemment. »

Stéphane Montavon

(*1960, scolarité à Moutier, vit à Genève)

Vertige 6, 2019, techniques mixtes sur papier, 70 x 50 cm



Par ses emboîtements et ses superpositions de figures stylisées, Stéphane Montavon nous parle du temps présent, de la solitude anonyme et du matraquage de la publicité ou des mass media. Ici les strates sous-jacentes s'organisent en une ronde, tandis que le grand visage du premier plan, frontal, nous interroge. Ces femmes, ces scènes derrière lui figurent-elles ses fantasmes stéréotypés par les médias, et par le même biais les nôtres ? Le tout est traité picturalement dans un style proche de la BD et de l'illustration.

Olivia Notaro

(*1975, vit à Häutlingen / BE)

Teig der Zeit #5 ? [Pâte du temps #5 ?], 2018, installation-performance, ancienne horloge murale, pâte levée, temps, 30 x 30 x 6 cm

La dimension du temps occupe une place centrale dans la démarche d'Olivia Notaro. Pour en donner un exemple, l'artiste surpeint régulièrement un portrait trouvé, posant à chaque fois une nouvelle couche temporelle. Elle le soustrait ainsi de son état d'achèvement pour lui donner un devenir perpétuel. Ici c'est une horloge qu'elle a recouvert de pâte à lever, lors d'une performance durant le vernissage. Par la malléabilité de la pâte, l'installation se transforme sans cesse jusqu'à la fin de l'exposition. Une durée en constante mutation, plus proche de la réalité du vivant que le cycle répétitif d'une horloge.

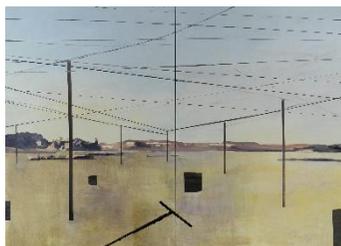


Kotscha Reist

(*1963, vit à Berne)

Time to go, 2017, huile sur toile, 230 x 340 cm

Dans sa peinture, Kotscha Reist s'inspire librement de photographies de magazines, de journaux, d'internet ou encore de son propre fond. Par l'agrandissement ou la réduction, par des détails manquants ou déplacés, il se distancie de ses sources. Il met toujours l'accent sur le soi-disant banal, et l'écarte ainsi de son lien avec la réalité.



Presque totalement décontextualisées, ses images picturales se font l'écho d'une mémoire fragmentaire irritante appartenant à une conscience collective. C'est le cas ici de ce paysage désolé, rythmé par un réseau électrique et d'étranges cubes noirs. Sa structure ouverte laisse de l'espace à différentes histoires.

Anouk Richard

(*1988, vit à Boécourt / JU)

Déni, 2018, poinçonnage sur papier, 35 x 155 cm



Anouk Richard traite du corps féminin en réaction aux manipulations actuelles qu'il subit. Selon elle, à propos de l'œuvre exposée :

« Sans notre corps notre esprit ne peut survivre. Il est en quelque sorte notre bouclier et est, de ce fait, victime de beaucoup d' « agressions » dirigées par notre psychisme, issues d'accidents ou portées par un autre individu. Certaines personnes laissent leur corps être maltraité, comme une sorte d'autoflagellation, recommençant sans cesse – comme la répétition des coups de poinçons sur le papier – sans même s'en rendre compte parfois ou refusant de l'admettre. Le relief subtil du papier abîmé par le poinçonnage dévoile l'évolution d'un visage de femme écrasé se déplaçant de droite à gauche, rappelant le cycle de la lune ».

Jocelyne Rickli

(*1967, vit à Bienne)

Dentelle, 2019, installation, papier poinçonné, dérouleur en bois et métal, 1000 x 12 x 10 cm



Jocelyne Rickli fonde cette œuvre sur sa généalogie et ses sentiments de filiation au sein de son canton d'origine, Neuchâtel. Elle s'est inspirée de la dentelle traditionnelle neuchâteloise mais en a inversé le processus. Les dentellières d'antan utilisaient des cartons dessinés et piquetés comme patrons de motifs à obtenir. Le ruban de papier déroulé par l'artiste dévoile au contraire des motifs piqués librement à partir de morceaux d'anciennes dentelles. Interrogeant les limites entre art et artisanat, cette œuvre évoque le déclin du savoir-faire neuchâtelois depuis le XIX^e siècle, concurrencé par

la dentelle mécanique anglaise.

Nina Rieben

(*1992, vit à Berne)

Ohne Titel, 2018-19, photographie, impression Fine Art sur papier Hahnemühle, encadrement en tilleul, verre gris antireflet, 2x (56 x 42 x 2.5 cm)

A l'heure actuelle, Nina Rieben traite entre autres du thème de la nuit et de l'état avant l'endormissement, comme sources de sensations instables. Dans ces deux photographies, elle accentue le contraste entre lumière et obscurité, les deux facteurs nécessaires pour engendrer une image photographique. Des motifs clairs à la forte présence se détachent sur une obscurité monochrome. Mais ce qui paraît être le reflet du réel en est la simulation. Les fonds noirs monochromes, sans profondeur, ont été travaillés digitalement. L'artiste crée ainsi une ambivalence, entre affirmation et doute, émotion et ironie.



Tanja Schwarz

(*1987, vit à Berne)

Buch des Monats [Livre du mois], 2019, installation, impression digitale sur panneau MDF, chevalet en bois, 6x (90 x 60 x 20 cm)

Tanja Schwarz interroge entre autres les questions du sens de la vie et de l'art, ou de l'auteur dans l'art. BUCH DES MONATS (Le Livre du mois) est le résultat d'un long blocage créatif de l'artiste, l'essai de se confronter ironiquement au décalage entre sa propre prétention et ses capacités intellectuelles réelles. Dans un acte solennel d'auto légitimation, Tanja Schwarz a dessiné les livres qu'elle aurait voulu écrire d'ordre philosophique. Affichés sur des chevalets, ses dessins rendent hommage à toutes les idées qui ne se concrétisent jamais. Ou l'inverse.



Titres de livres : *Der Sinn der Welt* (Le Sens du monde) ; *Hier ist der Beweis* (Voilà la preuve) / *Etwas ist nicht, wie ich es mir vorstelle* (Quelque chose n'est pas ce que j'imagine) ; *Der Wille zum Problem* (Le Désir de problème) / *Erkenntnisse zum Überleben* (Données pour survivre) ; *Die Kunst in Zeiten fortgeschrittener Gleichgültigkeit* (L'Art à l'époque de l'indifférence généralisée) / *Postmetaphysische Sinnersatzmittel* (Substitut de sens post-métaphysique) ; *Offenbar nicht - anscheinend doch* (Manifestement pas – apparemment quand même) / *Panik für Anfänger* (Panique pour débutants) ; *Probleme zweiter Ordnung* (Problèmes de second plan) / *3 Varianten des Unglücks* (3 variantes du malheur) ; *Metaphysik des Lochs* (Métaphysique du trou).

Stadou (Cédric Stadelmann)

(*1975, vit à Delémont)

Unwall, 2019, sérigraphie, peinture sur plexiglas, collage sur bois, 50 x 50 cm



Stadou s'inspire de l'art de la rue et des lieux alternatifs, des graffitis ou des affiches abîmées. Ces sources l'intéressent par leur dimension de création participative aussi bien que par l'usure du temps qui les transforme de manière aléatoire. Le mur, à la fois support de l'art de la rue et frontière infranchissable est doublement présent dans cette œuvre. La sérigraphie sur plexiglas déstructure une image issue d'une vidéo d'un opticien de l'Allemagne de l'est, avant la chute du mur. Tandis que derrière cette image, des fragments d'affiches trouvées viennent encore

troubler le regard.

Beat Suter

(*1957, vit à Hinterkappelen / BE)

Madonna del Sasso (Ikonogramm), 2017, photographie, impression jet d'encre sur papier vergé, 80 x 66 cm



Beat Suter traite du concept d'"Ikonogramm" en tant que représentation simplifiée d'une image iconique : une image qui reste fixée en mémoire. Beaucoup des paysages et des édifices représentés sur des cartes postales sont des images iconiques. S'inspirant de celles-ci, Beat Suter photographie ce type d'endroits. Mais il figure aussi ce que le photographe de cartes postales du passé voyait, au moment de la prise de vue, derrière sa chambre photographique de grand format. Ecran dépoli, lentille de Fresnel, trame de la grille transforment

l'image. Seule l'inversion de celle-ci n'apparaît pas, par soucis de simplification. Beat Suter met ainsi en scène la construction de l'image iconique. Techniquement, il a saisi son sujet sur l'écran dépoli avec un second appareil photographique.

Romain Tièche

(*1982, vit à Delémont)

Crépuscule d'une idole, 2018, installation, silicone, peinture, dimensions variables

La pratique artistique pluridisciplinaire de Romain Tièche s'appuie sur une réflexion à propos de nos modes de fonctionnement et de nos systèmes de croyances, dans le contexte actuel du néo-libéralisme.

Le corps de son *Crépuscule d'une idole* a été moulé sur celui d'un mannequin, dont les proportions idéales sont calculées mathématiquement sur la base des

ventes de vêtements réalisées. La technologie joue ainsi un rôle dans une uniformisation du monde. Mais le corps mis en scène par Romain Tièche est mou, sans tonus. Il évoque sa propre chute, et avec elle la chute des modèles socio-économiques du néo-libéralisme. Plus loin, il renvoie à l'égalité de tous, quel que soit son poids économique ou politique, car selon la théorie de la chute des corps de Galileo Galilei : « Dans le vide, quelle que soit leur masse, tous les corps tombent à la même vitesse ».



Vera Trachsel

(*1988, vit à Bienne)

Nastri 1-3 [Rubans 1-3], 2018, installation, acrylique sur papier, 3x (300 x 30 cm)

A l'écoute du comportement des matériaux qu'elle utilise, Vera Trachsel en teste les limites et les possibilités. Avec *Nastri*, elle s'est ouverte à un dialogue entre ses actions et les réponses de ces bandes de papier, peintes sur une face, qui deviennent rubans libres et dynamiques aux multiples angles et pliures. Un jeu qui intègre le hasard et oscille entre contrôle du papier et attention aux propriétés de ce matériau. Dans une filiation avec le minimalisme, l'artiste traite par ce types d'œuvres de questions comme : Quelles décisions donnent forme à quelque chose ? Quelle est l'ambiance engendrée par une forme, une couleur ou un matériau ?



Emmanuel Wüthrich

(*1969, vit à Porrentruy)

Horizons – gilets oranges, 2019, cyanotype sur papier Zerkall, cadres de diapositives en aluminium, aquarelle sur papier bible, 120x (5 x 5 cm), 72x (25 x 17.5 cm)



Les enjeux actuels de la migration, entre géopolitique et humanité, sont au cœur du travail d'Emmanuel Wüthrich. La démarche de l'artiste a pu se nourrir en 2019, lors de sa résidence à la Cité internationale des arts de Paris, de rencontres et d'échanges cruciaux avec des requérants d'asile. Son installation *Horizons – Gilets orange* se veut un modeste mémorial aux trop nombreux requérants disparus en Mer Méditerranée. Un alignement de cyanotypes sertis dans des cadres de diapositives figure des « horizons » trop vides, trop hauts, trop petits. Un ensemble d'aquarelles esquisse des

fragments de gilets de sauvetage qui s'associent dans un chaos tantôt dense, tantôt diffus, tel le flux et le reflux maritimes. Le tout génère une vision inconfortable d'un drame, certes médiatisé, mais dans une indifférence politique insoutenable.

Eva Zornio

(*1987, vit entre Genève et le Jura)

Synap, 2018, installation, verre, bois, sac plastique, plâtre, métal, 2 x 1.5 x 2.5 m



Associant art et science, Eva Zornio s'intéresse aux concepts liés à l'empathie, aux émotions et au corps, à ce qui les relie d'un point de vue social ou biologique. Pour *Synap*, elle s'est inspirée du schéma d'un livre de neurobiologie figurant les relations spatiales entre des neurones. Elle a traduit ce schéma en trois dimensions, dans une échelle fortement agrandie, aboutissant à une étrange installation pénétrable. Le visiteur peut

traverser un arc produit par l'assemblage des parties, et ainsi s'immiscer corporellement au cœur de la transmission des influx nerveux. L'artiste a introduit dans cette installation certains éléments par principe d'analogie : des branches d'arbre figurent les terminaisons axonales et les dendrites, qui forment les arborisations des neurones.

Véronique Zussau

(*1962, vit à Berne)

***Géographies possibles*, 2019**, film PVC, fil de fer, 60 x 40 cm

Pour ce type d'œuvre, Véronique Zussau s'inspire de cartes géographiques réelles, mais les agence différemment et invente certains contours de continents. Les déformations de cette feuille de pvc suspendue, aux multiples courbes, suggèrent l'instabilité et la tension des frontières et des territoires. Comme un moment incertain et fragile, ces *Géographies possibles* se font l'écho poétique des problèmes actuels du monde. Elles se concrétisent par un dessin dans l'espace assurant une continuité entre les deux dimensions de la feuille transparente et son développement dans l'espace tridimensionnel.





A series of 15 horizontal dotted lines spaced evenly down the page, intended for handwriting practice.

Événements pendant l'exposition

Visite commentée tout public

- **Mercredi 15 janvier 2020, 18h30**

par Valentine Reymond, conservatrice et certains artistes exposés

Circuit 2

Reliant les lieux d'art de la Cantonale Berne Jura, tour en bus et visites des expositions par des commissaires, artistes et médiatrices/médiateurs culturels

- **Dimanche 12 janvier 2020**
 - **départ 9h du Pasquart, Bienne**
 - **12h45 au Musée jurassien des Arts, Moutier (avec pause midi)**

Sur réservation

pour les réservations et informations: www.cantonale.ch

Commissariat de l'exposition : Valentine Reymond, conservatrice

Les soutiens à la Cantonale Berne Jura sont cités dans le programme imprimé de la *Cantonale Berne Jura*

Le Musée est soutenu par :

